

En attendant Godot

Samuel Beckett / La Nuit surprise par le Jour



Création au Théâtre de la Cité internationale le 7 décembre 2015
Durée : 2h

LES PRÉCÉDENTES DATES

Le 25 mars 2017 à 20h30 à La Scène Watteau, scène conventionnée de Nogent-sur-Marne

Le 2 mars 2017 à 20h30 à Transversales, scène conventionnée de Verdun

Du 5 mars au 1er mai 2017 : les dimanches (17h) et lundis (20h) au Théâtre de Belleville, Paris

Le 28 fév. 2017 à 20h30 à l'Entracte, scène conventionnée de Sablé-sur-Sarthe

Du 7 au 22 décembre 2015 au Théâtre de la Cité internationale

CONTACTS COMPAGNIE

Production & diffusion : Clémentine Marin | 06 86 18 28 00 | cl.marin@yahoo.fr
Chargé d'administration: Yvon Parnet | 01 47 00 00 74 | nuitsurprise2@orange.fr

« Nous saisissons tout à coup, en regardant Didi et Gogo, cette fonction majeure de la représentation théâtrale : montrer en quoi consiste le fait d'être là. Car c'est cela, précisément, que nous n'avions pas encore vu sur une scène [...]. Le personnage de théâtre, le plus souvent, ne fait que jouer un rôle, comme le font autour de nous ceux qui se dérobent à leur propre existence. Dans la pièce de Beckett, au contraire, tout se passe comme si les deux vagabonds se trouvaient en scène sans avoir de rôle. Ils sont là ; il faut qu'ils s'expliquent. Mais ils ne semblent pas avoir de texte tout préparé et soigneusement appris par cœur, pour les soutenir. Ils doivent inventer. Ils sont libres. »

Alain Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman*, 1963

DISTRIBUTION

Estragon : Cyril Bothorel

Vladimir : Yann-Joël Collin

Lucky : Pascal Collin

Pozzo : Christian Esnay

Le garçon : Elie Collin

Mise en scène : Yann-Joël Collin

Collaborateur artistique : Thierry Grapotte

Régie générale : Matthieu Lecompte

Production La Nuit surprise par le Jour. **Avec** l'aide à la production DRAC Ile-de-France et le soutien du Théâtre de la Cité internationale.

La compagnie La Nuit surprise par le Jour est conventionnée par la DRAC Ile-de-France/ Ministère de la Culture et de la Communication.

Pourquoi « En attendant Godot » ?



Vladimir – Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Estragon – On attend.

Vladimir – Oui, mais en attendant ?...

L'ambition du projet est de partager totalement avec le public la situation proposée par Beckett : faire du théâtre pour ne pas mourir... la mort étant la fin de la représentation.

On se propose donc de poser en acte la problématique de Beckett : à chaque instant, la représentation interrogera sa fin. C'est à la fois son enjeu et sa nécessité, par le fait que l'acteur et le spectateur seront confrontés ensemble à leur propre existence, et à la condition humaine, à travers leur questionnement commun et constant sur la représentation : va-t-elle continuer, comment va-t-elle continuer si elle continue, et d'ailleurs qu'est-ce qu'on fait là tous ensemble, dans cette salle de théâtre et dans le monde ?

C'est la vie, dans sa dérision et sa vanité, qui est en jeu, c'est-à-dire non seulement ce dont il est question, mais ce qui s'éprouve, pour tous, au présent. A chaque instant, on retrouverait quelque chose de la vision proposée par Kantor de la naissance du théâtre :

« Ainsi que dans la lumière aveuglante d'un éclair, ils aperçurent soudain l'image de l'homme, criarde, tragiquement clownesque, comme s'ils le voyaient pour la première fois, comme s'ils venaient de se voir eux-mêmes. »

Yann-Joël Collin

« Vous me demandez mes idées sur *En attendant Godot*, dont vous me faites l'honneur de donner des extraits au Club d'essai, et en même temps mes idées sur le théâtre.

Je n'ai pas d'idées sur le théâtre. Je n'y connais rien. Je n'y vais pas. C'est admissible.

Ce qui l'est sans doute moins, c'est d'abord, dans ces conditions, d'écrire une pièce, et ensuite, l'ayant fait, de ne pas avoir d'idées sur elle non plus.

C'est malheureusement mon cas.

Il n'est pas donné à tous de pouvoir passer du monde qui s'ouvre sous la page à celui des profits et pertes, et retour, imperturbable, comme entre le turbin et le Café du Commerce.

Je ne sais pas plus sur cette pièce que celui qui arrive à la lire avec attention.

Je ne sais pas dans quel esprit je l'ai écrite.

Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qui leur arrive. De leur aspect j'ai dû indiquer le peu que j'ai pu entrevoir. Les chapeaux melon par exemple.

Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas, surtout pas, s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent.

Les deux autres qui passent vers la fin de chacun des deux actes, ça doit être pour rompre la monotonie.

Tout ce que j'ai pu savoir, je l'ai montré. Ce n'est pas beaucoup. Mais ça me suffit, et largement. Je dirai même que je me serais contenté de moins.

Quant à vouloir trouver à tout cela un sens plus large et plus élevé, à emporter après le spectacle, avec le programme et les esquimaux, je suis incapable d'en voir l'intérêt.

Mais ce doit être possible.

Je n'y suis plus et je n'y serai plus jamais. Estragon, Vladimir, Pozzo, Lucky, leur temps et leur espace, je n'ai pu les connaître un peu que très loin du besoin de comprendre. Ils vous doivent des comptes peut-être. Qu'ils se débrouillent. Sans moi. Eux et moi nous sommes quittes ».

Samuel Beckett, *lettre à Michel Polac* - Janvier 1952

Entretien avec Yann-Joël Collin

Est-ce que vous pourriez nous expliquer comment vous êtes passé de Tchekhov, votre dernière création, à Beckett ?

Yann-Joël Collin: Ce n'est pas que nous avons décidé, juste après La Mouette, de « faire du Beckett » ! Dans nos têtes, en présentant La Mouette, nous avons l'idée de pouvoir monter ensuite La Cerisaie, que je vais effectivement créer au printemps, dans la continuité de l'esprit de ce que j'avais mis en jeu dans la Mouette : une troupe en train de fabriquer du théâtre, au présent. Que du coup le public ait le sentiment d'assister à l'élaboration même de l'œuvre, qu'il sente qu'il soit nécessaire à sa création même.

Alors, du coup, pourquoi avoir choisi de monter En attendant Godot entre les deux, comme un interlude ?

Y.-J. C. : Pour En attendant Godot, on va dire que depuis la création de la Compagnie en 1993 [NdA : la Compagnie La Nuit surprise par le Jour], notre obsession à chaque fois a été de mettre en jeu des acteurs fabricant une œuvre, et le plaisir que nous avons à le faire. En attendant Godot était une pièce que nous voulions monter depuis longtemps, parce que justement elle met en jeu l'acteur face au vide, face à sa raison d'être, là, sur un plateau. J'étais acteur d'abord à la base ; or, ces dernières années je mettais en scène, surtout, les projets : j'étais peu ou pas participant. Mais c'est important pour moi de me mettre à l'épreuve de ce que je recherche et de ce que je demande aux acteurs. Et Godot c'est ce que j'ai trouvé de plus radical, on va dire. Justement parce qu'il n'y a pas de fiction dans cette pièce, il y a juste les acteurs qui se mettent en jeu, même s'il y a un prétexte qui est d'attendre Godot. Continuellement, en permanence, les personnages se posent la question de leur raison d'être. En tous cas, ils sont là, mais ils ont aucune raison d'être là, et du coup ils sont dans leur propre vacuité, et ils vont donc donner une part d'humanité. Ça m'a amusé, avec mon camarade Cyril [Bothorel], de nous mettre en jeu radicalement, cherchant à « essayer de meubler » (comme le disent eux mêmes Vladimir et Estragon), de continuer à exister sur le plateau. J'ai donc trouvé que la pièce était un sacré challenge, qui allait dans le sens du travail qu'on faisait.

Vous avez beaucoup parlé du jeu, mais pas beaucoup de la mise en scène. Difficile de mettre en scène une pièce dont le sujet central est l'absence, le vide, l'étirement du temps, l'attente... ?

Y.-J. C. : Je crois que profondément ce n'est pas l'attente... Le vide, oui, mais le public est dans la complicité de cette absence là. Il n'y a pas ici une mise scène, de costumes pour remplir ce vide. Il y a juste deux acteurs. Justement, je pense que ça devrait paraître sans mise en scène... qu'on soit vraiment au plus radical de simplement deux acteurs qui se mettent en jeu devant un public, dans cette économie de moyens, de se dire « y'a que nous, on va faire avec ». Si j'ai monté cette pièce c'est vraiment pour me mettre à l'épreuve moi, parce que je suis avant tout acteur : je ne me suis jamais conçu comme un metteur en scène, même si, pourtant, je travaille sur la dramaturgie essentiellement. Je suis profondément, d'abord, acteur. Donc, mettre en scène et jouer, là, effectivement, je me mets au plus près de mon problème ! (rires) L'essence même, comme le disait Vitez : « C'est l'acteur qui est porteur des signes ». Le théâtre, c'est un acteur et un public, et un texte, et comment ça, ça met en jeu du vivant ! Et du coup j'ai trouvé que Beckett était radical vraiment à cet endroit-là : il n'y a rien, on a un arbre et puis c'est tout. Une salle, et un public.

La pièce En attendant Godot s'enracine profondément dans la mise en scène de la condition humaine et de sa fragilité. Est-ce qu'il n'y a pas un risque à confronter le public à cet abîme, à cette invitation à contempler la vacuité et la possibilité de la fin ? Quel est le rôle de la distanciation, dans ce rapport au public ?

Y.-J. C. : Parfois le public est confronté à l'abîme : « Mais ils ne vont pas faire ça quand même ? mais qu'est-ce qu'ils font ? c'est du théâtre, là ? ». Et en même temps, parfois c'est tellement bête : Estragon et Vladimir sont très premier degré, ils sont très vivants, et du coup c'est aussi très drôle... j'espère ! Parce que si c'est vivant, ça sera drôle, et ça sera partagé. Et j'espère justement inscrire cela au présent pour qu'on ait tous conscience qu'on est au théâtre : je n'ai pas de décors pour essayer de faire oublier qu'on serait au théâtre, ou quelque part de créer une distance entre le public et la scène. Au contraire ! On casse le quatrième mur, pour que ce soit une chose qui soit partagée. Après, il faut faire confiance à Beckett et à l'écriture de Beckett : on s'astreint à être dans la rigueur non seulement du texte mais du rythme de l'écriture, justement pour que s'inscrive le vivant à l'intérieur de ça. Dès qu'on n'est plus au présent, on n'est plus que dans la représentation d'un théâtre étrange, qui n'est pas, je crois, ce que proposait Beckett profondément au départ, qui était juste de créer la faille, et de s'engouffrer dans cette faille... et de voir un petit peu jusqu'où cela nous entraîne, acteurs et spectateurs...

Donc tout tourne autour de la prise d'un risque, de l'exploration de la faille, au présent...

Y.-J. C. : La culture, le théâtre, sont là aussi pour questionner ; cela peut être divertissant, mais c'est un questionnement perpétuel pour nous acteurs, et pour le public. Même si parfois c'est pour nous renvoyer à du vide et à des abîmes. J'espère que le temps partagé sur Godot avec le public soit un temps extrêmement vivant entre le public et nous, et que du coup on aura vécu un moment d'humanité. C'est un projet ambitieux ! (rires) Si j'ai peur, si c'est un challenge, c'est que je crois qu'il y a un vrai enjeu à cet endroit-là, dont j'espère qu'on arrivera à le partager avec notre public. Sinon, on sera à côté de notre projet ! J'espère qu'on sera à cet endroit-là, et que ce sera une chose qui nous fera grandir, nous, moi, mes camarades, et le public ensemble, de ce qu'on aura confronté de notre vacuité. (rires) Même savoir qu'on n'est que poussière, ça fait du bien parfois aussi !

(Entretien réalisé avec **Matthieu Dochtermann**, *Toute la culture*)

La Nuit surprise par le Jour



« On peut affirmer sans aucune inflation rhétorique que le théâtre populaire est un théâtre qui fait confiance à l'homme et remet au spectateur le pouvoir de faire lui-même le spectacle. »

Roland Barthes

La Nuit surprise par le Jour mène depuis sa création une réflexion en acte sur le théâtre lui-même. Elle poursuit depuis 1993, en particulier à travers les projets et les mises en scène de Yann-Joël Collin, une recherche dont le théâtre est à la fois l'objet et l'enjeu. A chaque projet de La Nuit surprise par le Jour est reposé, de manière différente et singulière, la question de l'existence du théâtre et de sa nécessité – celle-ci étant liée à l'acte de représentation, au fait de réunir en un même lieu et en un même moment les acteurs et le public autour d'une même interrogation liée à notre humanité.

Chaque projet de la compagnie est ainsi une tentative nouvelle de mettre en jeu, c'est-à-dire en perspective et en critique, la représentation théâtrale, et de le faire de manière ludique, en plaçant la relation vivante au public au cœur de la démarche artistique. Chaque spectacle est conçu comme une aventure humaine, celle d'un groupe d'acteurs mis en situation de fabriquer la pièce dans le temps du spectacle, et d'entraîner le public dans le jeu complice de cette fabrication.

C'est comme si nous réinventons ensemble, acteurs et spectateurs, le langage de Shakespeare, de Brecht, de Gably, de Tchekhov, aujourd'hui de Beckett, pour le restituer au présent des situations de jeu qu'il engendre. En montrant le théâtre en action, en désignant ses codes pour en jouer, on tend à retrouver en chaque écriture le mouvement vivant qui l'a fait naître, qui traverse et dépasse les époques et les traditions. L'ambition esthétique relie à chaque fois la langue du théâtre à la réalité de son événement : en faisant spectacle de notre interrogation sur la mise en jeu de tel grand texte de l'histoire du théâtre, les projets de La Nuit surprise par le Jour ont pour vocation d'en partager pleinement la richesse du questionnement sur nous-mêmes et notre relation au monde.

Cela n'est possible que dans la mesure où cette recherche irrigue et innerve un projet qui raconte l'expérience de l'acteur. C'est le caractère à la fois unique et universel de la représentation de l'homme sur une scène dont nous voulons continuer à explorer l'énigme. Il s'agit que la représentation nous convie ensemble, acteurs et spectateurs, à nous regarder nous-mêmes comme pour la première fois, dans ce mélange de lucidité, de jubilation et d'inquiétude qu'évoque Kantor quand il imagine le début immémorial du théâtre, ce moment où les hommes en ont un vu un autre leur offrir, par son reflet, « l'image tragiquement clownesque de l'homme », toute la condition humaine dans son exception et sa vanité.

Le théâtre, s'il n'est pas utile en soi, est nécessaire en tant qu'il est l'art politique par excellence, dont le sens est moins dans le message que dans l'action : celle où une partie de la communauté se rassemble pour essayer de se reconnaître dans sa complexité. Cela nous paraît aujourd'hui plus que jamais indispensable.

Historique

2015-16 *La Cerisaie*, Anton Tchekhov, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Théâtre des Quartiers d'Ivry

2015-16-17 *En attendant Godot*, Samuel Beckett, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Théâtre de la Cité Internationale

2012-13-14-15-16 *La Mouette*, Anton Tchekhov, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Festival Mettre en Scène-Théâtre National de Bretagne

Tournée : Le Maillon Théâtre de Strasbourg, Théâtre des Quartiers d'Ivry, Scène nationale de Mâcon, Théâtre de Chelles, La Merise-Trappes, Le Carré Centre culturel de Cesson-Sévigné, La Faïencerie-Creil, Théâtre de l'Agora-Scène nationale d'Evry et de l'Essonne, Théâtre de Châtillon

2010-11 *TDM 3*, Didier-Georges Gabilly, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Festival Mettre en Scène-Théâtre National de Bretagne

Tournée : Le Granit-Belfort, La Ferme du Buisson - Marne-la-Vallée

2009-10 *Le Roi, la Reine, le Clown et l'Enfant*, (spectacle jeune public), Eric Louis et Pascal Collin, mise en scène Eric Louis

Création Festival Odysée en Yvelines, CDN de Sartrouville

Tournée : TNBA Bordeaux, Théâtre National de Toulouse, Théâtre des Salins-Martigues, Festival Enfantillages Montpellier, Théâtre 71-Malakoff, Scène Nationale d'Aubusson, Scène Nationale de Valenciennes, Scène Nationale de Thionville, Scène Nationale de Châlons-en-Champagne

2008-09 *Le Songe d'une Nuit d'été*, William Shakespeare, traduction de Pascal Collin, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Théâtre National de l'Odéon

Tournée : Théâtre National de Strasbourg

2004-07 *Le Bourgeois, la Mort et le Comédien*, (spectacle réunissant trois pièces de Molière : les Précieuses Ridicules, Le Tartuffe et Le Malade Imaginaire), Molière, mise en scène Eric Louis

Création Comédie de Béthune

Tournée : Nouveau Théâtre de Besançon, Maison de la Culture de Bourges, Comédie de Valence, Festival d'Alba la Romaine, Théâtre National de Strasbourg, CDN Comédie de Saint-Etienne, Le Manège-Maubeuge, Hippodrome de Douai, Théâtre des Salins-Martigues, Quartz de Brest, Maison de la Culture d'Amiens, La Rose des Vents-Villeneuve d'Asq, Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Maison des Arts-Créteil, Le Fanal Saint-Nazaire, CDN Théâtre de Dijon-Bourgogne, Théâtre des Treize Vent-Montpellier, Printemps des Comédiens-Montpellier, Théâtre National de L'Odéon

2003 *Violences (reconstitution)*, Didier-Georges Gabilly, mise en scène Yann-Joël Collin.

Création Théâtre National de Strasbourg

Tournée : CDN de Gennevilliers, Festival d'Avignon

2001 *La Nuit surprise par le Jour*, Pascal Collin, mise en scène Yann-Joël Collin.

Création Festival Mettre en Scène Théâtre National de Bretagne

1998-99 *Henry IV 1ère et 2ème partie*, William Shakespeare, traduction Pascal Collin, mise en scène Yann-Joël Collin

Création Le Maillon Théâtre de Strasbourg

Tournée : La Ferme du Buisson, Marne-la-Vallée, Espace des Arts Châlons-sur-Saône, CDN de Normandie, Maison de la Culture de Bourges, Théâtre Gérard Philipe de St-Denis, CDN d'Orléans, Scène Nationale de Clermont-Ferrand, Festival de Pierrefonds, Festival Avignon

1993 *Création de la compagnie : Homme pour Homme et l'Enfant d'éléphant*, Bertolt Brecht, mise en scène Yann-Joël Collin.

Création Théâtre en Mai- Dijon

Tournée : Le Maillon Théâtre de Strasbourg, Théâtre de la Cité Internationale-Paris

Biographies

Yann-Joël COLLIN

Yann-Joël Collin est né le 13 mai 1964 au Mans. Avec Jean-François Sivadier, qu'il a connu sur les bancs du conservatoire de la ville, il décide de diriger régulièrement des stages de théâtre qui s'achèveront en 1988 par la création de *La Nuit des Rois* de W. Shakespeare. Dans cette période, la rencontre avec Didier-Georges Gabily, auteur et metteur en scène, marquera fondamentalement son parcours artistique. Avec lui, il crée le groupe T'chan'G! dont le projet emblématique restera le diptyque *Violences I et II* en 1991.

Entre temps, il, entre à l'école du Théâtre National de Chaillot alors dirigé par Antoine Vitez. C'est dans cette école qu'il forgera de solides amitiés qui constitueront, en 1993, les fondements de la compagnie La Nuit surprise par le Jour (Cyril Bothorel, Eric Louis, Gilbert Marcantognini). Au sein de cette compagnie il dirige différentes aventures artistiques et humaines hors-norme, notamment : *Homme pour Homme* et *L'Enfant d'Eléphant* de B. Brecht ; *Henry IV* et *Le songe d'une nuit d'été* de W. Shakespeare ; *Violences reconstitution* et *TDM3* de D.G. Gabily ; *La Mouette* et *La Cerisaie* d'Anton Tchekhov... Il a également mis en scène *Don Juan* de Molière avec la troupe de la Comédie de Valence.

Pendant ce temps, il n'a pas cessé de partager les réflexions sur son travail avec les élèves des différentes Ecoles Nationales de théâtre, en particulier le Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Ce travail s'est constitué à travers des projets qu'il a toujours considérés comme des créations à part entière.

Parallèlement, il joue sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Georges Lavaudant et Antoine Vitez lors de son passage à la Comédie Française, puis il travaille avec Stéphane Braunschweig, Daniel Mesguich, Claire Lasne, Didier-Georges Gabily, Anne Torres, Hubert Colas, Wissam Arbach, Eric Louis, Olivier Py...

Cyril BOTHOREL

De 1988 à 1989, Cyril Bothorel suit les cours d'Antoine Vitez à l'Ecole du théâtre National de Chaillot. En 1990-91 il joue sous la direction de Stéphane Braunschweig, rencontré à l'Ecole, dans *La trilogie des Hommes de neige* suivi en 1992 par *Ajax* de Sophocle. La même année, il travaille avec Didier-Georges Gabily dans *Phèdres et Hippolyte*.

En 1992 il participe à la création de la compagnie La Nuit surprise par le Jour. C'est le début d'une longue collaboration, durant laquelle sont créés : *Homme pour Homme* et *l'enfant d'éléphant* de Bertolt Brecht ; *Henry IV*, William Shakespeare ; *La Nuit surprise par le Jour* création éponyme ; *Le Bourgeois, la mort et le comédien* trilogie Molière regroupant *Les Précieuses ridicules*, *le Tartuffe* et *Le Malade imaginaire* ; *Le Songe d'une nuit d'été*, William Shakespeare ; *TDM3*, D.-G. Gabily ; *La Mouette*, *La Cerisaie*, Anton Tchekhov...

Avec Serge Tranvouez il joue dans *Partage de midi* de Paul Claudel (1995)

Il joue dans deux spectacles de Christian Esnay, *Comme il vous plaira* et *Macbeth* de W. Shakespeare (2001), puis dans *La Puce à l'oreille* de G. Feydeau, mise en scène Stanislas Nordey (2003).

Il travaille également avec Jean-François Sivadier, *Italienne avec orchestre* (1996-97), *Noli me Tangere* (1998), *La Dame de chez Maxim*, Georges Feydeau (2010) ; *le Misanthrope*, Molière (2013).

Parallèlement en collaboration avec Yann-Joël Collin il dirige des ateliers dans les différentes écoles d'acteurs.

Thierry GRAPOTTE

Formé à l'École des Beaux-Arts de Beaune puis à l'ENSAD de Paris (option art/espace), il débute comme assistant scénographie et costumes aux côtés Titina Maselli pour des mises en scène de théâtre et d'opéra (Bernard Sobel, Klaus-Michael Grüber...). Depuis il a développé et approfondi son approche et sa pratique de la scénographie et du costume auprès de différents metteurs en scène et chorégraphes (Christian Trouillas, Brigitte Jaques Wajeman, Gael Sesboue, Renaud Bertin, Eric Louis...).

Depuis 2006, il est collaborateur artistique à la mise en scène auprès de Yann-Joël Collin et participe à la conception et la réalisation de projets théâtraux ou chorégraphiques (Xavier Brossard, Arnaud Guy, Renaud Bertin, Aurélien Richard, Enora Rivière...) et pédagogiques (Théâtre de l'Odéon, Les Désinents, l'association RAMa, Liminal...).

Parallèlement à son travail de collaborateur artistique avec Yann-Joël Collin sur les créations de la Cie La Nuit surprise par le Jour, il poursuit son activité de scénographe et costumier avec Fabrice Ramalingom (*D'un goût exquis* – festival Uzès Danse - 2015), Aurélien Richard (*Revue Macabre* - Festival Danzfabric 2015/Quartz – Brest), Fabrice Lambert (*Jamais assez* - Festival d'Avignon 2015 et Antipode -Théâtre des Abbesses janvier 2016).

Pascal COLLIN

Il est ancien élève de l'École Normale Supérieure, agrégé de lettres, auteur, traducteur, dramaturge et acteur, il a enseigné les études théâtrales en Khâgne, encadré des stages de théâtre, publié des articles théoriques sur le théâtre, est intervenu comme enseignant et metteur en scène au CNSAD.

Il a participé en tant que dramaturge aux créations de sa compagnie La Nuit surprise par le Jour, mises en scène par Yann-Joël Collin et Éric Louis, ainsi que sur *Platonov* de Tchekhov (m.e.s. Eric Lacascade) au Festival d'Avignon 2002. En tant qu'auteur, il a écrit plusieurs textes dramatiques créés par lui-même ou par d'autres (*La Nuit surprise par le Jour*, m.e.s par Y.-J.Collin, *Ceux d'ici*, *L'impromptu des cordes*, *La Douzième*), et des spectacles pour le jeune public, dont *Le roi, la reine le clown et l'enfant* en collaboration avec Eric Louis (2011). Il a traduit Marlowe, Ibsen, Barker et surtout Shakespeare. Sa dernière traduction de celui-ci, *Roméo et Juliette*, a été écrite en collaboration avec son fils Antoine Collin (2012). Il a également traduit et joué *Les Justes* de Camus en anglais pour le Trap Door Theater de Chicago en 2014. Comme acteur, il a joué avec Maryse Meiche, Yann-Joël Collin, David Bobee, Valéry Warnotte. Depuis 2015, il participe régulièrement à des œuvres dramatiques sur France-Culture, notamment sous la direction de Cédric Aussir et Benjamin Abitan. En tant que metteur en scène, il a monté plusieurs de ses textes, Horvath, Molière et Gabilly, dirigé Maryse Meiche dans *Heptathlon* (co-écriture, 2013). Il a conçu des spectacles théâtre-musicaux avec le compositeur Fred Fresson (*Les Challengers*, *Pessoa*), dont plusieurs avec Norah Krief: *Les Sonnets* de Shakespeare, *Irrégulière*, et en 2012 *Une autre histoire*, où il est aussi acteur.

Il a publié un essai en 2013 « L'urgence de l'art à l'école » (un plan artistique pour l'éducation nationale). Ses textes sont publiés aux Editions Théâtrales, Paris.

Christian ESNEY

Comédien et metteur en scène, il se forme dans l'atelier de D-G Gabilly de 1988 à 1993 et participe à la fondation du Groupe T'Chan'G, créé pour *Violences*. Dès lors, il prend part aux mises en scène de *Phèdre et Hippolyte* de Racine et Garnier, *Les Cercueils de zinc* de Svetlana Aleksievitch, *Enfonçures* et *Chimère* de Gabilly, *Dom Juan* de Molière.

Parallèlement à son compagnonnage avec Gabilly, il joue à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, La Colline, le TNB, le Festival d'Avignon, le Théâtre de la Cité Internationale... avec Alain Behar (*Le cercle de craie caucasien* de Brecht), Jean-Pierre Wollmer (*L'Éducation d'un Prince* de Marivaux), Hubert Colas (*Visages*), Robert Cantarella (*Oncle Vanja* de Tchekhov et *Les Futuristes* de Zdanevitch et Vedensky), Yann-Joël Collin (*TDM3* de Gabilly, *Henri IV* et *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *La Mouette* de Tchekhov, *En attendant Godot*, ...), Stanislas Nordey (*La Puce à l'oreille* de Feydeau), Marie Vayssière (*Il faut faire plaisir aux clients* adapté de Rabelais et *L'art de la comédie* d'Eduardo de Filippo), Christine Letailleur (*Le Banquet de Platon* et *Hinkeman*), Olivier Py (*Roméo et Juliette* de Shakespeare), Arnaud Meunier (*Chapitres de la Chute*) ...

En tant que metteur en scène, il réalise son premier travail en 1998 au Maillon à Strasbourg avec *Le Songe d'une nuit d'été*, spectacle en appartement. Suivent *Comme il vous plaira* et *Macbeth*.

En 2002, il crée sa compagnie, Les Géotrupes, et *La Raison gouverne le monde*, spectacle fondateur créé à la Comédie de Clermont-Ferrand, et constitué de cinq pièces : *La Paix* d'Aristophane, *Titus Andronicus* de Shakespeare, *Bradamante* de Robert Garnier, *Les Européens* de Barker et *La Mission* de Heiner Müller. En 2003, il crée, toujours à la Comédie de Clermont-Ferrand, le diptyque *Justice et Raison* constitué des *Plaideurs* de Racine et du *Procès de Jeanne d'Arc* de Brecht.

À partir de 2004, il est metteur en scène associé au CDN de Gennevilliers auprès de Bernard Sobel où il crée *Massacre à Paris* de Marlowe. 2006 voit la production d'un triptyque comprenant *Iphigénie* de Racine ainsi que *Iphigénie à Aulis* et *Iphigénie chez les Taures* d'Euripide.

En 2005, il monte *La Ronde* de Schnitzler au festival de théâtre contemporain de Tunis.

En 2009, au Théâtre de l'Odéon/Ateliers Berthier, il crée *Les Européens* et *Tableau d'une exécution*, deux pièces d'Howard Barker, puis il met en scène une tétralogie "Euripide" avec Hécube, Hélène, Oreste et Le Cyclope. Cette tétralogie, créé en 2012, est le premier chantier d'un travail au long cours, destiné à montrer la totalité de l'œuvre d'Euripide qui nous est parvenu.

En 2013, il crée *Les Fourberies de Scapin*, avec la Scène Nationale de Clermont Ferrand.

LA CHRONIQUE
THÉÂTRE
DE JEAN-PIERRE
LÉONARDINI



Un *Godot* résolument inattendu

De la surprise à l'acceptation sans que soit levée l'énigme de son sens, la pièce de Beckett *En attendant Godot* (créée en 1953 au Théâtre de Babylone par Roger Blin), devenue le plus irréfutable classique moderne, subit sans fin la question en scène. Dernier examen pratique en date par Yann-Joël Collin, qui anime la compagnie La nuit surprise par le jour. Sa réalisation s'avère d'emblée stimulante, au seul vu du rien régnant en scène, sauf une plante en pot longue comme un jour sans pain pour signifier, devant d'amples rideaux noirs, l'arbre fameux où se pendre si la ficelle dont on dispose n'était pas aussi mince. Rien, ce n'est pas vrai. Il y a toujours de l'humain finement clownesque, bien sûr, avec Vladimir (Yann Joël Collin) flanqué d'Estragon (Cyril Bothorel). Plus tard, Pozzo (Christian Esnay) tenant la bride

**L'humour préside,
en sa forme
pince-sans-rire,
subtile manière
de jouer-déjouer
le tragique.**

courte à Lucky (Pascal Collin) fera un tour de manège, avant de revenir déconfit, ayant perdu de sa superbe, vautré sur le dos comme un insecte las, Lucky posant alors au cheval humain philosophe empêché, avant que n'arrive des rangs du public le Garçon (Élie Collin), si ce n'est lui c'est donc son frère, prétendu émissaire de Godot.

On ne se lasse pas de ce dialogue ressassé, dont Beckett, si taiseux, par bonheur n'a jamais fourni les clés. La réalisation de Yann-Joël Collin vaut par sa franchise d'attaque, la connivence établie d'entrée de jeu, de plain-pied avec les spectateurs. On est donc là, nous aussi dans l'attente de ce qui va se passer, qu'on connaisse ou non l'histoire, face à eux qui puent des pieds, bouffent un radis, dorment à la dure et se racontent leur vie pleine de trous. Chapeau melon de rigueur, certes, mais avec des baskets; belle idée celle-là, d'actualisation persifleuse. Par-dessus tout l'humour préside, en sa forme pince-sans-rire, subtile manière, mine de rien, de jouer-déjouer le tragique à l'œuvre si l'on y regarde de près. Une respiration neuve rythme le parcours, effectué dans le plus sûr respect des indications sourcilleuses de Beckett, et l'on rit, oui l'on rit, sans doute parce qu'on en a vu d'autres, des vertes et des pas mûres, dans la vie hors scène, obscène, où ça meurt pour de bon sans qu'on sache pourquoi. Pardon, je m'égare. C'est la faute à ce spectacle littéralement fraternel où l'on se reconnaît comme si c'était la première fois.



« En attendant Godot », texte de Samuel Beckett, mise en scène de Yann-Joël Collin, au Théâtre de Belleville

7 Mar, 2017 dans Critiques

J'aime Partager { Tweeter G+ 0

Un article de Thibault David

Et si on se pendait ?

Avec sa compagnie La Nuit surprise par le jour, Yann-Joël Collin poursuit son travail autour de la notion de création artistique en présentant sa relecture d'En attendant Godot. Ici, pas question de se pendre (personne ne se pendra et Godot n'arrivera jamais, évidemment), mais la probabilité n'est jamais bien loin, du moins quand Gogo et Didi arrêteront de tergiverser.

Samuel Beckett ne se présente plus, encore moins sa pièce la plus célèbre. En attendant Godot, ode absurde à la vanité de l'existence, peut se résumer facilement : Vladimir et Estragon attendent Godot. Godot ne vient pas. Alors faut bien tuer le temps. Quand Godot sera là, ça ira mieux.

La salle se remplit. Le régisseur amène un arbre (seul et unique décor de la pièce) au centre de la scène, et annonce le titre de la pièce. Il s'installe. Silence. L'éclairage ne se modifie pas. Estragon est dans le public, et avec le public, il attend aussi.

Proposition géniale : en brisant d'entrée de jeu le quatrième mur, en gardant un éclairage identique quasiment tout au long de la pièce, les comédiens nous placent immédiatement dans cette attente idiote, une zone étrange où l'on ne sait pas bien si la pièce a commencé, si les comédiens finiront par investir un moment la scène, ou si la pièce, tout simplement, n'en est pas une et ne l'a jamais été.

Vladimir et Estragon finissent quand même par se montrer. Complicité épatante et sens du rythme acéré, Yan-Joël Collin et Cyril Bothorel brûlent les planches. Leur duo fonctionne au quart de tour, Gogo et Didi se prenant le chou sans discontinuer dans des joutes verbales de haut vol (ou presque).

La distribution est de qualité, même si le rythme ralentit lors des scènes à quatre acteurs. Rien de bien méchant, mais le Vladimir et Estragon sont tellement jouissifs à voir qu'on les préfère quand ils sont seulement tout les deux.

Avec cette relecture simple (jamais simpliste), le plaisir du jeu, de la création pure est exacerbée au plus au point. Godot, on l'attendrait bien encore un peu avec eux.

Pour voir.

S'il ne vient pas, au pire, on aura bien passé le temps.



Beckett sans attendre

THÉÂTRE Trois mises en scène d'« En attendant Godot » sont présentées au même moment. Retour sur une œuvre iconoclaste devenue un classique.

Samuel Beckett en 1964.
DAVIDSON/MAGNUM PHOTOS

UÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

ne catastrophe. » C'est ainsi que Samuel Beckett accueille la nouvelle quand il apprend en 1969 qu'il a été choisi pour le prix Nobel de littérature. L'écrivain irlandais (1906-1989) ne visitera pas Stockholm. Son éditeur, Jérôme Lindon, ira à sa place. « Tout ce succès ! Je me demande si ce n'est pas là la preuve que je ne suis pas compris. » Ce succès forcément suspect à ses yeux, il le doit en grande partie à *En attendant Godot*, traduit et joué dans le monde entier. Une pièce qu'il juge mauvaise, mais le seul manuscrit qu'il refusera toujours de vendre. Il n'est pas à un paradoxe près.

Beckett écrit *Godot* en français entre 1948 et 1949. Il a 42 ans, vit dans le Paris triste de l'après-guerre, qui n'a plus rien de commun avec celui qu'il a connu en 1939. Beckett ne connaît rien au théâtre. Il est romancier. Écrire une pièce est pour lui une récréation. Surtout celle-ci : « Deux personnages qui attendent un troisième qu'ils appellent Godot. »

Il met un point final à son texte en 1950. C'est le début d'une création théâtrale dont la genèse est un roman. Stéphanie Chévara en a fait une jolie pièce, *Naissance d'un chef-d'œuvre*, qui vient d'être jouée au Théâtre de Belleville et qui mériterait de tourner. Elle met en scène l'auteur assistant à *La Sonate des spectres* de Strindberg joué par le jeune comédien et metteur en scène Roger Blin. C'est au Théâtre de la Gaîté et la salle est vide. Sans doute, pour Beckett, une preuve du talent de Blin. Suzanne, sa compagne,

porte *En attendant Godot* à Blin. Le metteur en scène sent dès la première lecture qu'il tient un texte à part : « *J'étais fait comme un rat.* » Il n'est pas au bout de ses peines. « *J'étais persuadé qu'avec Godot nous allions déranger beaucoup de monde et qu'on ne pourrait plus écrire le théâtre comme avant.* » Il a raison. D'ailleurs, personne n'en veut. En 1953, Blin parvient à mettre en scène *Godot* au Théâtre de Babylone, dirigé par Jean-Marie Serreau. « *Ni Samuel Beckett ni Roger Blin ne cherchent à atteindre le grand public. Ils ont raison,* attaque Jean-Baptiste Jeener dans sa critique du *Figaro*. *Cette restriction admise, En attendant Godot est une œuvre étonnante, aux limites du supportable et sans doute eût-elle enchanté Antonin Artaud.* » Anouilh aura, à la une du *Figaro* en 1953, une formule célèbre pour décrire le théâtre de Beckett : « *C'est les Pensées de Pascal jouées par les Fratellini.* » C'est Kafka joué par Laurel et Hardy.

Tirer l'angoisse vers le comique

Les chapeaux melon, l'arbre dont les branches sont trop fragiles pour se pendre, la corde autour du cou de Lucky, tenu en laisse par Pozzo... En 2015, les metteurs en scène qui montent *Godot* n'inventent rien. Ils mettent l'accent sur tel ou tel aspect du texte. Même quand Jean Lambert-wild confie les rôles de Vladimir et Estragon à des acteurs noirs, il ne fait pas la révolution. Il ne cherche pas non plus à faire rire à tout prix, alors que la tendance est plutôt à tirer l'angoisse, le désespoir de Beckett vers le comique. Aux Bouffes du Nord, Jean-Pierre Vincent joue à fond la carte du burlesque. Abbes Zahmani en Estragon et Charlie Nelson en Vladimir en font des tonnes. Leurs clowneries ont le

mérite de ne pas transformer les vagabonds en philosophes. Au risque de n'en faire que de pénibles bouffons.

Yann-Joël Collin, lui, ne craint pas une certaine abstraction. Il n'intellectualise pas Beckett, mais son trait est plus fin. Dans la petite salle du Théâtre de la Cité internationale, sur un plateau sans décor, son arbre est en pot, transportable. On ressent ce passage du temps qui ne passe pas puisqu'il ne se passe rien. On entend ce langage fait de mots qui ne veulent rien dire puisque son auteur lui-même ne croit plus au langage. Une vision fidèle à l'avertissement de Beckett : « *Je n'ai rien à dire mais je suis le seul à savoir à quel point je n'ai rien à dire et ça je suis obligé de le dire.* » ■

Au Bouffes du Nord (Paris X^e), jusqu'au 27 décembre. Tél. : 01 46 07 34 50.

Au Théâtre de la Cité internationale (Paris XIV^e), jusqu'au 22 décembre. Tél. : 01 43 13 50 50. La mise en scène de Jean Lambert-wild est en tournée. Rens. sur www.lambert-wild.com

Conviés à attendre Godot...

Un plateau nu éclairé par la lumière blafarde de néons, de chaque côté une rangée de portes qui ouvrent sans doute sur les coulisses du théâtre... Un régisseur apporte sur la scène un arbre déplumé, planté dans une poubelle en plastique... La salle bruisse de toute l'activité qui précède un spectacle. Soudain, silence total... la représentation a dû commencer, mais personne ne nous a dit d'éteindre nos téléphones portables...

Vladimir et Estragon assis au milieu du public, vont sur la scène, se croisent les bras, sourient d'un air niais et attendent. Dans la salle toujours éclairée et qui ne s'éteindra pas, le silence est total et le public attend avec eux. Tout le monde attend Godot qui, comme chacun sait, ne viendra pas.

Yann-Joël Collin est coutumier du fait. Dans *La Mouette*, son spectacle précédent, le plateau était tout aussi vide. Quand le public entrait, il se trouvait au milieu des gradins, derrière une petite table régie, il descendait sur la scène, commençait à lire la pièce et deux régisseurs installaient le petit théâtre de Tréplev. Loin de tout ce qui constitue l'esthétique habituelle du théâtre – scénographie, lumière, son et musique – Yann-Joël Collin prend ici le texte de Beckett à bras le corps et décide de faire de la situation proposée une fin en soi en y incluant totalement le public. Pour chacun, n'existe que cette attente qui n'en finit pas et qui pourrait marquer la fin de la représentation si on décidait de l'interrompre. Mais voilà on ne le peut pas car, à intervalles réguliers, Vladimir rappelle à Estragon et au public que personne ne peut partir car on attend Godot, sensé les sauver quand il arrivera.

Une tentative désespérée pour exister

Cette attente implique un corps qui fait mal (les pieds d'Estragon), qui s'impatiente (l'envie d'uriner de Vladimir) et puis ce temps figé au milieu de nulle part. Portée par ces deux clowns tristes qui n'ont plus d'existence en dehors de cette perspective – remarquables Cyril Bothorel qui campe un Estragon râleur et long comme un jour sans pain, face à Yann-Joël Collin qui joue un Vladimir raisonneur et plus en rondeurs – loin du jeu naturaliste, la parole de Beckett existe par et pour elle-même. Comblé une telle attente revient à raconter tout et n'importe quoi, à exprimer une pensée qui arrive en vrac comme le démontrera Lucky attaché au bout d'une corde.

Le spectateur impliqué dans l'espace physique de l'attente, sait qu'elle ne sera comblée ni par l'arrivée inopinée de Pozzo (Christian Esnay), ni par le discours échevelé de Lucky (Pascal Collin tout en présence silencieuse), le seul à tenter d'entrer en communication par le regard quand il ne dort pas. C'est aussi exprimer *"le dérisoire de l'humanité parce que la mort est au bout"*, précise le metteur en scène. Le texte donne l'impression de s'inventer au fur et à mesure, le jeu des comédiens colle au rythme précis de répliques rapides suivies de silences brutaux, inflexibles par l'écriture même de Beckett qui distingue dans ses didascalies un silence et un long silence.

Avec ses lenteurs assumés, ses dialogues absurdes et l'adresse directe au public, chaque question n'attend aucune réponse et fait de l'interrogation une fin en soi. De la scène à la salle, même si la parole circule d'un personnage à l'autre sans arrêt, le vide qu'elle véhicule finit par devenir palpable, sans aucune échappatoire. La mise en scène dépouillée de ce spectacle en fait sa force et sa fragilité. En cassant tous les codes théâtraux, Yann-Joël Collin revisite le texte et le réinscrit dans l'immédiateté de la représentation. En collant à la signification intrinsèque des mots, il fait surgir la profondeur et l'inquiétante étrangeté de cette pièce qui, après le scandale de sa création est désormais devenue un classique. "Pris en otages", les spectateurs sont obligés soit de jouer le jeu, soit de le quitter, mais personne ne part. Vladimir et Estragon, leur chapeau melon vissé sur la tête, nous conduisent, le rire au bord des larmes, aux frontières d'un temps qui s'est arrêté. Telle qu'en eux-mêmes, notre éternelle et humaine solitude.

Théâtre du blog

En attendant Godot , mis en scène de Yann-Joël Collin

Posté dans 14 décembre, 2015 dans [critique](#).

En attendant Godot, de Samuel Beckett, mise en scène de Yann-Joël Collin



Après le scandale et les huées à sa création en France (1953) dans la mise en scène de Roger Blin, *En attendant Godot* est devenu assez vite un classique, vu et revu, lu et relu comme tel, étudié dans les lycées. La pièce marque un moment de bascule dans l'écriture théâtrale, produit par les bouleversements de la seconde guerre mondiale. Que reste-t-il d'une humanité hantée par les génocides, la bombe atomique et la guerre froide ? Là, dans la peur et la fascination de l'anéantissement, il n'y a plus d'avant, ni d'après.

Vladimir et Estragon (Didi et Gogo), se posent la question du temps à laquelle ils ne peuvent donner qu'une réponse, celle d'une durée sans repères : on attend... Gogo y met un peu plus d'efforts de mémoire, mais les chemineaux

(vieux mot hors du temps, ça tombe bien) avec leur chapeau-melon, font quand même la paire, malgré leurs velléités de séparation: « On ne peut pas, on attend Godot ».

Le temps de la pièce, c'est le présent de l'attente. La mise en scène de Yann-Joël Collin est fondée sur cette réalité : « Chers spectateurs, nous allons vivre ensemble cette durée ». Les deux échantillons d'humanité dessinés par Samuel Beckett, (Cyril Bothorel et Yann-Joël Collin) viennent de la salle, puis explorent le plateau comme un lieu nouveau, sans mémoire, dangereux, ou tout au moins risqué. Ils trébuchent sur le sol, pourtant impeccable, du théâtre et prennent en pleine figure, ses portes battantes. Ils expérimentent.

De là, des moments d'incertitude et de flottement bienvenus, car c'est tout à fait de cela qu'il s'agit. À l'exception des indispensables

petits chapeaux-melon, ils portent des costumes d'aujourd'hui, et de magnifiques baskets qui ne sauraient faire souffrir Estragon, autant qu'il le dit.

C'est sans importance : «Voilà l'homme tout entier, s'en prenant à sa chaussure, alors que c'est son pied, le coupable». Cette attente devient en soi une action. Jean-Pierre Vincent, dont nous avons aussi vu la mise en scène et qui parle sur le théâtre et ses codes (voir l'article de Véronique Hotte dans *Le Théâtre du Blog*): Charlie Nelson et Abbès Zahmani font merveille en nouveaux Laurel et Hardy.

Mais ici, Yann-Joël Collin et sa troupe jouent la surprise et l'humour, et nous font savourer les "brèves de comptoir", ces blocs d'un langage précontraint qui parsèment la pièce. Quand arrivent ces Pozzo et Lucky, plus sobres, et donc peut-être encore plus énigmatiques que ceux de Jean-Pierre Vincent, Didi et Gogo retrouvent leur place parmi les spectateurs et assistent, avec eux, à leur numéro.

Ils partagent le scandale et l'indignation inutile devant la tyrannie et la servitude, et le même espoir douloureux d'arracher quelques bribes de sens au discours désarticulé, sans cesse brisé et sans cesse repris, du penseur Lucky. Mais la pièce ne les laisse pas tranquilles; Lucky, l'esclave, leur rappelle, à coups de pied, qu'être une victime ne rend pas meilleur, et, au passage, que leur place est quand même sur ce foutu plateau.

L'étonnant, avec *En attendant Godot* : malgré l'obligation rigide de ne pas changer un mot du dialogue ni des didascalies, on a toujours l'impression d'assister à une pièce nouvelle... La partition, ultra-précise, laisse une place immense et une grande responsabilité aux interprètes.

On ne reviendra pas sur la mise en scène de Jean-Pierre Vincent, et sur le formidable hommage qu'elle rend au théâtre (un salut particulier à Alain Rimoux et Frédéric Leidgens qui jouent Pozzo et Lucky). Mais on appréciera surtout le travail de Yann-Joël Collin et de sa compagnie *La Nuit surprise par le jour*, décapante, immédiatement contemporaine, dans le plaisir d'un théâtre en train de se faire.

Elle nous rappelle que le sens d'*En Attendant Godot* est bien là : la pièce ne répond à aucun "pourquoi", mais en pose à l'infini, quand il s'agit de la résoudre sur un plateau. Ce qui en fait un grand classique, résistant à tous les traitements, même les meilleurs.

Christine Friedel

Théâtre de la Cité Internationale, T : 01 43 13 50 50, jusqu'au 23 décembre.